

JEAN COLIN

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

---

M<sup>GR</sup> LOUIS DUCHESNE

---

ROME

« L'UNIVERSELLE » IMPRIMERIE POLYGLOTTE

---

1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



135595

Exk. Nlle Rev. d' Italie 25 Avril 1933.

A Monsieur Salomon Reinach

Romy. t. 5 1922

JEAN COLIN

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

Jean Colin

M<sup>GR</sup> LOUIS DUCHESNE

ROME

« L'UNIVERSELLE » IMPRIMERIE POLYGLOTTE

1922

---

---

MGR. LOUIS DUCHESNE

---

*La science française est en deuil. Elle a perdu en Monseigneur Duchesne un de ses représentants les plus autorisés. Les lettres françaises le pleurent aussi : l'auteur de l'Histoire ancienne de l'Eglise ajoutait à ses qualités d'érudit des dons d'écrivain de premier ordre. Déjà les livres de Louis Duchesne sont classiques : le temps ne fera que les consacrer ; ils resteront comme un des plus beaux exemples de cette érudition française, qui sait allier le charme du style et la pureté de la langue à la solidité de l'information scientifique.*

*Son esprit a fait tort à son cœur : on n'a pas assez dit la bonté intime de l'homme, et sa modestie profonde. Certains ont bien fait de rappeler que, pendant la guerre, remplaçant le clergé de Saint-Servan mobilisé, cet académicien confessait des enfants et des femmes, et faisait passer volontiers avant l'étude des textes le ministère des âmes. Il a vraiment ressenti l'angoisse de ces années tragiques : il recueillait, en des notes brèves et émues, les nouvelles relatives aux membres de l'Ecole épars sur les divers fronts. A l'heure de mourir, il pleurait en songeant à la maison qu'il lui fallait quitter : ce qui le tourmentait davantage, c'est qu'il dût s'en aller, alors que tant de gens avaient encore besoin de lui.*

*L'Italie le pleure à bon droit, presque au même titre que la France. Hanté, lui aussi, par le rêve de voir l'Italie, de vivre en Italie, de travailler en Italie, de jouir de l'Italie, ainsi qu'il l'écrivait dans cette Revue il y a trois ans, il enseignait à ses disciples le culte de ce pays, « de toute l'Italie, de celle des con-*

*suls, des empereurs et des papes, de Dante et de Michel-Ange, des héros du Risorgimento et de ceux de la croisade qui s'achève en une si belle gloire ».*

*Hélas ! la voûte du Palais Farnèse ne le verra plus passer, au matin, lorsqu'il revenait de sa messe coutumière ; les salles silencieuses de la Bibliothèque n'entendront plus ce pas, à la fois traînant et rapide, qui leur était familier. Laissant ici un vide que rien ne pourra combler, il a voulu s'en retourner vers la terre de France, et dormir son dernier sommeil dans ce petit cimetière au bord de l'océan, qu'il voyait des fenêtres de la maison paternelle. Horizon à la fois simple et infini : image de son esprit et de sa science.*

M. M.

Le 21 avril 1922, à huit heures du soir, l'École Française de Rome perdait en Monseigneur Duchesne un directeur vénéré, la France un savant à qui ses travaux avaient valu dans son pays et à l'étranger une réputation et une autorité incontestées. L'Italie voyait disparaître en lui un ami de la première heure, qui depuis plus de cinquante ans la considérait comme sa seconde patrie. Mgr. Duchesne était protonotaire apostolique, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie des Lincei, de l'Académie pontificale d'archéologie. Il présidait la Société d'archéologie chrétienne. Les Universités de Cambridge, d'Oxford, de Wurtzbourg, de Cracovie et de Louvain lui avaient donné le titre de docteur *honoris causa*. En 1903 le gouvernement l'avait élevé à la dignité de Commandeur de la Légion d'honneur.

Mgr. Duchesne s'est éteint au Palais Farnèse, siège de l'Ambassade de France et de l'École Française d'Archéologie. Bien que souffrant d'une bronchite, il avait tenu le matin de Pâques à aller dire sa messe dans l'Eglise S. Girolamo della Carità, ainsi qu'il en avait l'habitude. Il prit un refroidissement. Le mardi une broncho-pneumonie se déclarait ; les deux journées suivantes furent mauvaises. Le vendredi une

amélioration très sensible donnait espoir à ceux qui entouraient le malade. Espoir trompeur : le soir même, il expirait dans une crise d'étouffement. Le jour de sa mort, il avait eu la joie de recevoir la bénédiction spéciale du Saint Père, qui le Lundi saint lui avait accordé une longue audience particulière.

A la première nouvelle de sa mort, l'École Française reçut les condoléances des nombreux amis que son directeur comptait à Rome ; parmi ceux-ci LL. EE. les cardinaux Gasquet et Marini. C'est à ses obsèques en l'église St-Louis des Français, le mardi 25 avril, que l'on put se rendre compte avec quelle sympathie affectueuse, avec quelle douleur profonde et sincère sa disparition était ressentie. Mgr. Boudinhon, recteur de St-Louis et l'un des plus fidèles amis de Mgr. Duchesne, dont il avait été le collègue à l'Institut Catholique, dit la messe et donna l'absoute au milieu d'une nombreuse assistance : Mgr. Baudrillart, directeur de l'Académie Française, MM. Charles-Roux, représentant le gouvernement de la République, et Maurice Mignon, représentant le ministre de l'Instruction Publique, Mgr. Hertzog, procureur général de St. Sulpice, les membres de l'École française d'Archéologie, M. Barois et M. Cambon, au nom des Ambassades de France à Rome ; les délégués du gouvernement italien et de la municipalité romaine ; le personnel des Ambassades et du Consulat de France, des membres des Lincei, de diverses sociétés savantes, des Instituts archéologiques étrangers de Rome, de l'Académie de France, de nombreux ecclésiastiques et amis. Suivant les volontés du défunt aucun discours ne fut prononcé.

\*  
\* \*

Louis-Marie-Olivier Duchesne naquit le 23 septembre 1843 à St-Servan, dans le département d'Ille-et-Vilaine, d'une famille de marins qui comptait déjà cinq enfants. De bonne heure il perdit son père, disparu en mer en 1849. Prêtre du diocèse de Rennes, l'abbé Duchesne devint pro-

fesseur au Collège St-Charles de St-Brieuc, dirigé par les Marianites. Mgr. David lui permit d'aller suivre à Paris les cours de l'École des Hautes Etudes qui venait de s'ouvrir. Il y étudia le grec, l'épigraphie, la paléographie et la diplomatique, sous des maîtres tels que Tournier, Renier, Boissier et Morel. En 1873 l'École des Hautes Etudes envoya le jeune érudit à Rome où il avait déjà séjourné en 1864. A ce moment se fondait l'École Française d'Archéologie. Le 25 mars 1873, on nomma un professeur pour assister les membres de l'école d'Athènes durant le séjour qu'ils faisaient à Rome avant de se rendre en Grèce. A cette section athénienne furent adjoints Eugène Müntz et l'abbé Duchesne ; l'activité de ces deux premiers Romains allait avoir une influence décisive sur la fondation et les destinées de l'École.

En février 1874 l'abbé Duchesne et Charles Bayet entreprennent un voyage dans le nord de la Grèce ; ils traversent l'Épire, visitent une partie de la Thessalie, séjournent au mont Athos et à Salonique. Duchesne explore les bibliothèques de Patmos et étudie de nombreux manuscrits. Le compte rendu de la mission, signé par les deux jeunes savants, inaugura de façon particulièrement heureuse et brillante la *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome*. Albert Dumont pouvait écrire en tête du volume : « Cette belle suite de monuments inédits est un honneur non seulement pour l'École de Rome et d'Athènes, mais aussi pour l'École des Hautes Etudes qui nous avait prêté, dans la personne de M. Duchesne, un de ses élèves les plus distingués. » En novembre 1875, nous retrouvons l'abbé Duchesne à l'École de Rome alors installée sur le Quirinal à la Villa Mérode. Une photographie nous permet de voir à ses côtés les membres Athéniens et Romains durant l'année 1875-76.<sup>1</sup> En 1876, il entreprit avec un Athénien, Maxime Collignon, un nouveau voyage dans la partie méridionale de l'Asie Mineure. Les deux savants partirent de la

<sup>1</sup> Voir page 11.

côte qui fait face à l'île de Rhodes et gagnèrent Tarse à travers la Carie, la Lydie, la Pisidie, la Phrygie et la Pamphylie. Malgré l'insupportable chaleur l'abbé Duchesne recueillit le long de la route des renseignements du plus haut intérêt sur la disposition des nécropoles autour des églises et sur les formules d'inscriptions chrétiennes. Son compagnon donna un pittoresque récit de cette exploration à la *Revue des Deux Mondes* (1880). A leur retour, ils publièrent ensemble un article dans le premier volume du *Bulletin de Correspondance Hellénique*. Ces deux missions, au Mont Athos et en Asie Mineure, dont l'abbé Duchesne s'était chargé en compagnie d'Athéniens, inauguraient une collaboration entre les deux Ecoles qui aurait pu être féconde, mais ne fut pas continuée.

Une fois revenu à Paris, l'abbé Duchesne, sur la proposition de Mgr. D'Hulst et grâce à l'énergique appui de Mgr. David, fut élu professeur à l'Institut catholique de Paris, où l'on créa pour lui une chaire d'histoire de l'Eglise (janvier 1877). Il y eut bientôt comme collègues des savants tels que Pietro Gasparri, l'actuel Secrétaire d'Etat de Pie XI, et l'abbé Loisy. Le jeune maître enseigna l'histoire du christianisme dans les onze premiers siècles, des origines à la Querelle des Investitures : il fit lithographier son cours, canevas de sa future « Histoire de l'Eglise ». Cette publication souleva des critiques violentes. Malgré la protection active et éclairée de Mgr. d'Hulst, il eut à subir les attaques de la *Revue des Sciences ecclésiastiques* et par deux fois dut demander un congé, arrêt dans son enseignement qu'il sut mettre à profit. Au printemps de 1877, il avait présenté comme thèse de doctorat une *Etude sur le Liber Pontificalis*, dont les vues semblèrent si audacieuses que Mgr. Freppel la déféra à la Congrégation de l'Index. Sentant la nécessité d'appliquer une méthode rigoureusement scientifique à l'histoire religieuse, il fonda avec Thédénat, Beurlier et Baudrillart le *Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie* : « Impartialité absolue, haine du livre insignifiant, critique sérieuse des ouvrages utiles », tel est d'après les fondateurs l'esprit qui ani-



maît leur publication. Sa thèse de doctorat l'avait excellemment préparé à une édition du *Liber Pontificalis*. Dès son séjour à l'École de Rome il en avait recueilli les éléments. En 1886 il en publiait le premier volume ; en 1892 parut le second tome. A la veille de sa mort il en préparait une nouvelle édition. Ce n'était pas la première fois que l'on publiait ce recueil, mais il restait à collationner les principaux manuscrits et à trouver la date du premier groupe des *Vies des Papes*. C'est à ce double travail qu'il s'est consacré. Il montra que le « catalogue félicien » (appelé ainsi parce qu'il s'arrête à Félix IV † 550) est non pas le noyau du *Liber Pontificalis*, mais un simple résumé, ou plutôt un abrégé d'une « première édition ». Il fixa l'époque de rédaction de celle-ci au VI<sup>ème</sup> siècle. Il réussit de même à dater, soit exactement, soit avec une grande approximation, les différentes continuations des *Vies*, donnant ainsi à certaines d'entre elles une valeur historique de premier ordre. L'établissement du texte pour lequel il collationna une centaine de manuscrits, et le commentaire dont il l'accompagna, inépuisable mine de renseignements, représentent la plus belle œuvre de toute sa vie.

D'autres travaux suivirent : en 1883, *Les Origines du Culte chrétien* qui préludaient à l'*Histoire ancienne de l'Eglise*, en 1884 *Les Fastes Episcopaux de l'Ancienne Gaule*, premier volume d'une série qui devait se continuer. L'abbé Duchesne fut nommé en 1885 maître de conférences à l'École des Hautes Études. En 1892, il y reçut le titre de Directeur d'études d'Archéologie chrétienne. Le 7 décembre 1888, il avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Enfin à la retraite de Geffroy, en mars 1895, ses confrères de l'Institut le firent porter à la direction de l'École française de Rome ; il devait y rester jusqu'à sa mort. Parmi les élèves qu'il a formés dans sa partie, il faut citer Albert Dufourcq, Jacques Zeiller, Louis Canet et Pierre Fabre. Parmi les autres se sont fait particulièrement connaître du public italien de Manteyer par ses études sur les origines de la maison de Savoie, Emile Bertaux par ses travaux sur Rome, et sur l'art dans l'Italie

méridionale, Jérôme Carcopino par son ouvrage sur les origines d'Ostie.

En 1897, parut son livre sur les *Eglises séparées*. Vers le même temps, il fut appelé à Cambridge pour y recevoir le titre de docteur honoraire. Quelques mois auparavant, Léon XIII avait réuni une commission pour décider de la validité des ordinations anglicanes. Une partie de l'opinion anglaise désirait qu'au même titre que celles du schisme grec elles fussent valides à Rome. Parmi les consultants, le Pape avait nommé l'abbé Duchesne, qui s'était prononcé pour la validité. D'où l'attention du public anglais et de l'Université de Cambridge. De ce voyage à Cambridge date pour Duchesne la célébrité. On peut dire qu'il fut dès lors avec Gaston Paris l'érudit français le plus universellement admiré.

A côté des grands ouvrages, nous ne devons pas oublier les articles parfaits qu'il a écrits dans de nombreuses revues françaises et italiennes. Il faut surtout rappeler sa collaboration fidèle aux *Mélanges de l'Ecole de Rome*. Des articles comme l'*Auteur des Mirabilia* ou l'*Épitaphe d'Abercius* sont de petits chefs-d'œuvre. Mgr. Duchesne s'y révélait un maître inimitable ; ses élèves y voyaient que l'érudition la plus complète et la plus solide peut parfois parler le langage des « honnêtes gens ». C'est à sa valeur littéraire, que sont dus en grande partie les succès de l'Ecole de Rome. C'est à lui encore que la France a dû son grand renom scientifique en Italie. Voilà pourquoi les deux nations sont également frappées par sa perte. Il prit à Rome la succession de son maître Jean-Baptiste De Rossi, dont il avait conquis l'amitié en publiant sa magistrale édition du *Liber Pontificalis*. En 1895, il fit paraître, en collaboration avec De Rossi qui venait de mourir, le *Martyrologe de St. Jérôme* qui est, avec le *Liber Pontificalis*, son travail le plus érudit<sup>1</sup>.

L'influence de Mgr. Duchesne à Rome s'affirma surtout à partir de 1900, date à laquelle il fut élu président du Congrès

<sup>1</sup> Il a laissé dans ses papiers un commentaire du Martyrologe.

*International d'archéologie chrétienne* réuni dans la Ville Éternelle. Il prononça à cette occasion des discours importants où se révèle son admiration pour De Rossi : « Peut-être, dit-il, aurions-nous bien fait de laisser vide la place du président effectif, comme à Subiaco demeure vide la stalle de l'abbé. Là personne n'ose s'asseoir à la place de St Benoît : ici qui

oserait se flatter de remplacer De Rossi ? » A l'issue du Congrès, Léon XIII le créa protonotaire apostolique.



LOUIS DUCHESNE  
séminariste.

L'ouvrage le plus connu de Mgr. Duchesne est son *Histoire ancienne de l'Eglise* dont trois tomes sont jusqu'ici parus. En quatre volumes (le quatrième complètement terminé a été retrouvé dans ses papiers), il nous conduit à travers les premiers siècles de l'Eglise. C'est pour répondre aux vœux de ses élèves qu'il avait fait lithographier jadis ses cahiers de cours ; c'est pour retirer de la circulation ces

cahiers « clandestins » qu'il rédigea son *Histoire*. Cette œuvre est une merveilleuse synthèse où l'auteur sait dominer son sujet, le conduire à grands traits avec une originalité des plus personnelles. C'est une pure histoire ; c'est uniquement parmi les textes qu'il a choisi ses documents, abandonnant à d'autres le plaisir de nous guider parmi les monuments de la primitive Eglise. Il laisse de côté bien des problèmes délicats, bien des questions brûlantes et l'avoue avec bonne hu-



De gauche à droite: sur le mur B. ZELLER et Th. HOMOLLE;  
en bas CLÉDAT, O. RIEMANN, E. MÜNTZ, MARTHA, G. BLOCH et DUCHESNE.

meur et une pointe d'ironie dans sa Préface : « On me pardonnera, dit-il, une certaine tendance à limiter ma curiosité. J'admire beaucoup les personnes qui veulent tout savoir, et je rends hommage à l'ingéniosité avec laquelle elles savent prolonger, par des hypothèses séduisantes, les perspectives ouvertes sur des témoignages bien vérifiés. Pour mon usage personnel, je préfère les terrains solides ; j'aime mieux aller moins loin et marcher avec plus de sécurité ».

Dans les deux premiers volumes (1906-1907), il trace avec aisance un portrait vigoureux et complet des premiers siècles du Christianisme, nous initiant tour à tour aux diverses Eglises, aux doctrines, aux hérésies, aux persécutions, à la constitution de l'Eglise triomphante, à la mêlée des conciles, terminant chaque partie par un tableau très neuf et harmonieux de la société chrétienne aux III<sup>ème</sup> et IV<sup>ème</sup> siècles. Dans le troisième volume, il étudie les convulsions de l'Eglise au V<sup>ème</sup> siècle, triste époque, siècle de ruine et de décrépitude. L'Empire romain se lézarde dans l'Est, s'effondre en Europe. L'Eglise chrétienne aux prises avec les Barbares dans les provinces occidentales, enflammée par les querelles théologiques en orient, partout déchirée par l'hérésie, sort victorieuse de cette suprême lutte. Peut-être est-ce dans cette troisième partie plus que dans les deux autres que l'auteur a fait preuve de tact dans la critique des innombrables documents, de verve brillante dans l'exposition, toujours claire et sobre, des faits. Ses précédents travaux avaient montré en lui un puissant érudit, un critique pénétrant, un redoutable polémiste. Son *Histoire ancienne* révèle brusquement un créateur, un grand historien, un incomparable écrivain. Ses qualités littéraires ont été excellemment jugées par Paul Allard : « Le caractère du style historique de Mgr. Duchesne, c'est le parfait naturel. Nul travail visible dans la construction de la période ou dans la recherche du mot : tout semble couler sans effort, la phrase portant les faits ou se laissant entraîner par eux, avec une aisance merveilleuse, et même quelque désinvolture. C'est l'histoire à la moderne, sans rien

de la solennité antique ; non pas l'histoire comme l'entendent les ultra-modernes qui se contentent des documents exhibés sans art, et croient faire merveille en pratiquant le genre ennuyeux, mais l'histoire racontée sans apprêt et qui se compose d'elle-même, sans contrainte visible, et cependant avec une grande justesse d'harmonie et de proportions. On n'y voit presque jamais de portraits, du moins comme il était de mode de les tracer autrefois, et comme on en rencontre par exemple dans ce chef-d'œuvre qu'est et restera toujours *L'Église et l'Empire Romain*, du duc de Broglie. Cependant Mgr. Duchesne se trouve en présence des plus grands personnages, un Jérôme, un Augustin, un Chrysostome, un Cyrille d'Alexandrie, un Épiphané, un Léon. Il ne cède point à la tentation de les faire poser devant lui, et d'esquisser leurs traits pour un tableau d'apparat. Mais, après avoir parcouru les chapitres où ils jouent un rôle, le lecteur un peu attentif voit apparaître leur image naturelle et vivante. Le portrait s'en fait de lui-même sans avertir. Une seule fois, dans ce volume, Mgr. Duchesne semble avoir cédé à la tentation de peindre en pied son héros ; avec quelle sobriété ! On en jugera par cette citation. Il s'agit de Saint Augustin :

« Celui-là est absolument hors de pair. De son Afrique lointaine il rayonna sur toute la chrétienté. Aux hommes de son temps il dit toutes les paroles utiles. Il sut leur expliquer leurs âmes, les consoler des malheurs du monde, guider leurs pensées à travers les mystères. A tous il fut aimable. Par lui les fanatiques furent apaisés, les ignorants éclairés, les penseurs maintenus dans la tradition. Il a enseigné tout le moyen âge. Maintenant encore, après l'inévitable déchet d'une si longue durée, il demeure la grande autorité théologique. C'est surtout par lui que nous communiquons avec l'antiquité chrétienne. A certains égards, il est de tous les temps. Son âme — et quelle âme ! — a passé en ses écrits ; elle y vit encore : sur telle de ses pages il tombera toujours des larmes ».

Le succès, la popularité même de son Histoire, les traductions qu'on en publia réveillèrent les critiques que son

enseignement de l'Institut Catholique avait suscitées. De toutes parts on attaquait l'auteur. « L'Unità Cattolica », suivie par plusieurs autres journaux, entreprit contre lui une lutte acharnée. Les raisons de cette campagne étaient diverses. Lui reprochait-on d'avoir appliqué à l'histoire de la primitive Eglise les méthodes de la critique historique ? On lui en voulait plus pour ce qu'il ne disait pas que pour ce qu'il osait dire.<sup>1</sup> Dans tous ses ouvrages, Duchesne a laissé de côté la théologie. Lui-même n'était pas un théologien. De ses premières études en cette branche, à Rome et à Paris, il a toujours conservé le plus affreux souvenir. A l'Institut Catholique, son cours avait fait naître pour cette raison de nombreuses controverses. Or les questions théologiques, les disputes qu'elles suscitèrent jadis et qui nous paraissent vaines, sont indissolublement liées à l'histoire religieuse, et c'est ce qui fait la difficulté de l'enseignement des Antiquités chrétiennes. Dans son cours, dans tous ses travaux Mgr. Duchesne a donné une place infime à ces questions. Il suffit de lire dans son *Histoire ancienne* ce passage sur la théologie : « Il n'y a pas à la confondre avec la religion elle-même. La religion ne saurait méconnaître les services qu'elle en a reçus ; mais l'histoire, en les constatant de son côté, s'aperçoit qu'ils ont parfois coûté fort cher. A l'orthodoxie des conciles grecs la théologie a travaillé, sans aucun doute, mais par des opérations successives et diverses ; d'abord en produisant des hérésies, puis en aidant à les réprimer, enfin en systématisant les résultats de ces conflits. Semblable à une arme célèbre, elle a servi à défendre les institutions, quelquefois aussi à les combattre. »<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Un seul exemple suffira ; il s'agit de cette question capitale de la fondation de l'Eglise romaine : « Laissons donc le mystère planer sur cette première origine et bornons-nous à constater que l'église romaine, au temps où saint Paul lui écrivit (58), était non seulement sortie de la crise à laquelle sa naissance avait donné lieu, mais constituée, nombreuse, connue, célèbre même par sa foi et ses œuvres » (I, p. 56).

<sup>2</sup> III, p. 18-19.

Depuis longtemps l'éminent prélat se sentait épié, guetté par ses ennemis. Le jour arriva où les intrigues eurent raison de lui. Le 22 janvier 1912, *L'Histoire ancienne de l'Eglise* était mise à l'Index. Le savant en ressentit une vive indignation, le prêtre une profonde douleur. Mais sa foi, est-il besoin de le dire, fut la plus forte. On raconte que, le jour même où il apprit la nouvelle, il pleuraît dans son cabinet de travail. Se redressant soudain et secouant sa soutane, il s'écria : « Je veux mourir dans ce vêtement ». Il se soumit ; mais ce fut pour lui le coup le plus rude de toute sa vie.

\*  
\* \*

On ne comprendrait pas complètement Mgr. Duchesne à ne connaître que son œuvre écrite. « Durant plus de vingt ans », dit M<sup>me</sup> Dora Melegari, « je l'ai vu... retenir par la vivacité de sa conversation l'attention générale. Chacun ouvrait les oreilles et les yeux afin de saisir tous ses traits d'esprit ou d'observer la moue de ses lèvres, lorsqu'elles restaient closes ; on pensait bien que les mots qu'il ne prononçait pas, soit par tact, soit par bonté, étaient les plus acérés ».

Elu membre de l'Académie Française, Mgr. Duchesne vint prendre séance sous la coupole le 26 janvier 1911. Nul n'était plus que lui capable de parler de son prédécesseur, le cardinal Mathieu. Celui-ci était simple et craignait la louange : son successeur, grâce à ses qualités d'historien très sobre, sut faire de lui un portrait ressemblant, qui n'était en rien un panégyrique. « Vous êtes de ces bons peintres, dit dans sa réponse Lamy à Mgr. Duchesne, qui mettent leur conscience à ne rien embellir, et vous ne dessinez pas plus grand que nature ».

Les deux prélats avaient bien des traits communs. Ils furent l'un et l'autre des historiens ; mais, comme on l'a dit, Mgr. Duchesne « habita » l'histoire, tandis que le Cardinal ne fit que la « traverser ». Ils eurent une fois l'occasion de se rencontrer sur un même terrain. Lorsque Mgr. Mathieu,



archevêque de Toulouse, fut reçu à l'Académie des Jeux Floraux, il sut dans un discours plein de réticences faire un éloge de Clémence Isaure. Si elle n'a pas cultivé elle-même la poésie, disait-il, elle l'a au moins inspirée. Donc, il faut croire en elle, car la tradition a su créer une Clémence Isaure aussi vivante qu'une Clémence Isaure authentique. Mgr. Duchesne, que Mgr. Mathieu n'avait pu s'empêcher d'égratigner au passage <sup>1</sup>, répondit dans son discours que la démonstration de cette existence n'avait pas été superflue et qu'on savait gré à l'archevêque de l'avoir faite. Le Lorrain était devenu méridional et défendait les saints de la Gascogne ; Mgr. Duchesne ne s'était-il pas toujours refusé à discuter les saints de Bretagne ?

La simplicité de l'un et de l'autre était bien connue. Le cardinal Mathieu aimait à se promener à pied, à visiter les pauvres, à s'entretenir avec ses paroissiens sur le pas des portes. On dit qu'un jour à Toulouse, ayant acheté une paire de souliers, il rapporta au Palais archiépiscopal la vieille paire roulée à la diable dans un journal. Mgr. Duchesne savait lui aussi conserver la plus entière bonhomie dans les lambris de Rome. A son arrivée à l'Ecole Française, l'Ambassadeur lui offrit de faire aménager une chapelle au Farnèse. Il lui avoua qu'il préférerait dire sa messe dans une église voisine : ainsi

<sup>1</sup> « Je n'apprends à personne qu'il y a, à Rome, un ecclésiastique français, très docte et très caustique, membre de l'Institut, auquel la Provence ne pardonnera jamais d'avoir mené campagne contre la tradition touchante et poétique, qui rattache son évangélisation à la navigation miraculeuse de Lazare et de ses sœurs poussés vers le rivage de Marseille par un vaisseau sans rames et sans voiles. Terrible abbé qu'on a comparé à un de ses devanciers du XVII<sup>ème</sup> siècle, qui était surnommé le dénicheur de saints. « Quand je rencontre le docteur Launoy, disait le curé de Saint-Eustache, je me fais tout modeste, j'ôte mon chapeau et je m'incline bien bas, tant j'ai peur qu'il ne m'enlève mon pauvre petit saint Eustache, qui ne tient presque pas ! » CARDINAL MATHIEU, *Œuvres oratoires*, éd. M. Barrès, p. 333.

quelques vieilles femmes prieraient avec lui. Pendant plus de vingt-cinq ans, il se rendit chaque matin à San Girolamo della Carità, petite église voisine du Palais. On se serait cru, paraît-il, à un office des premiers temps du Christianisme, à un office des Catacombes.

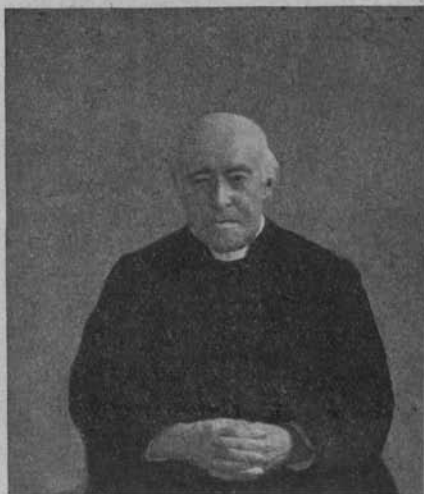
Comme le cardinal Mathieu, comme tous ceux qui veulent faire comprendre la culture de leur pays, Mgr. Duchesne, reprenant la suite de son maître De Rossi, et la tradition de son prédécesseur Geffroy, ouvrit son salon, ambassade merveilleuse où Français et Italiens, et gens de tous pays, apprenaient à se connaître et à s'estimer sous son limpide regard.

Le charme de sa conversation, sa science si française attirait à ses jeudis les étrangers de passage à Rome comme la société romaine, qui faisaient de son salon une « Cosmopolis » intellectuelle. Pour comprendre l'attrait qu'exerçait sur tous Mgr. Duchesne il convient de lire le délicieux parallèle qu'a fait Etienne Lamy entre lui et Mgr. Mathieu :

« Le sel du Cardinal, au grain parfois un peu gros, n'était que piquant ; le vôtre toujours fin renferme en chacune de ses parcelles autant de saveur avec plus d'amertume. La verve du Cardinal a plus de pensée et moins d'innocence. La plaisanterie du Cardinal était un jouet, la vôtre est parfois une arme. La gaieté du Cardinal s'échappait d'une bouche grande ouverte par un rire éclatant, vos mots partent, comme d'un arc tendu, de vos lèvres minces, entre deux sourires silencieux.

« La belle humeur du Cardinal tournait inoffensive autour des questions et des personnes ; votre ironie sait pénétrer au fond des choses, prendre la mesure des gens et leur marquer les distances. L'esprit du Cardinal ne lui a fait que des amis, le vôtre vous a fait quelques ennemis, et vous mériteriez peut-être de les avoir, si vous ne vous souveniez à temps que le prêtre est un condamné à la douceur ».

L'esprit se plaît à rappeler que ce deuxième étage du Palais Farnèse revenait ainsi à sa destination primitive. M. Pierre de Nolhac a déjà évoqué ces salons où le Cardinal Farnèse allait se reposer des fatigues de la politique, où



Mgr. DUCHESNE  
quelques semaines avant sa mort.

les étrangers tenaient à honneur d'être reçus, où les savants de la Rome du seizième siècle aimaient à se réunir. Mgr. Duchesne avait rendu à quelques-unes de ces salles leur aspect d'autrefois ; il avait fait réapparître les plafonds de bois sculpté au blason fleurdelysé des Farnèse. C'est dans la bibliothèque actuelle — Fulvio Orsini l'appelait déjà le *studio* — que le Cardinal avait installé sa *Libreria*, ouverte li-

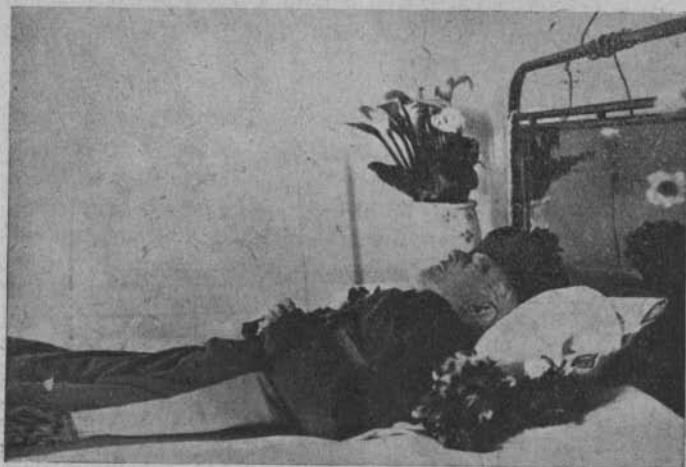
béralement aux savants, et dont les précieux manuscrits gardés et accrus par Annibal Caro et Fulvio Orsini servirent à la publication de tant de chefs-d'œuvre antiques.

Mgr. Duchesne recevait dans son cabinet de travail, accueillant chacun du geste qui lui était familier, les mains écartées, les paumes se faisant face. Bientôt il conduisait ses hôtes dans la salle à manger ; il s'inquiétait des désirs de chacun et offrait avec grâce les beignets frisés et légers préparés par la gouvernante à la mode d'Alsace. Peu à peu les visiteurs se réunissaient dans l'immense salon. Mgr. Duchesne aimait à s'asseoir sur une rotonde que dominaient des palmiers. Il ressemblait alors à quelque apôtre du désert et les disciples faisaient cercle. Il évoquait ses souvenirs de voyage ou d'étude : un jour il racontait l'impression qu'il avait gardée de ses rares entrevues avec Renan, breton comme lui, comme lui historien de la primitive Eglise, mais qui était parti par une route différente. Une autre fois il rappelait sa campagne académique. Parfois on osait

l'interroger sur l'authenticité d'un de ses mots célèbres ; soit par précaution, soit par fidélité à la critique historique, il écartait ce qui n'était pas de son crû. Lorsque le maître paraissait las, chacun se retirait. Ses élèves prenaient congé les derniers, étant de la maison. Il fallait entendre avec quel indéfinissable mélange de naïveté et d'ironie il nous confiait : « Ça s'est très bien passé aujourd'hui : nous avons eu du beau monde ».

Ce n'est pas le moment, sur ce cercueil à peine fermé, de rapporter quelques-uns des mots fameux de Mgr. Duchesne. Rien ne peut donner une idée du ton de ces réunions, du charme qui entourait le docte prélat, si ce n'est quelques fragments de lettres écrites au comte Joseph Primoli, comme lui un des partisans les plus fervents de l'union latine : les deux premières concernent le Congrès féministe réuni à Rome en 1908.

... Je réponds à votre carte, qui me met dans un très grand embarras. Vous voudriez un compte rendu du congrès ; mais je n'y ai assisté que très faiblement, le jour de l'inauguration au Capitole et à la séance d'ouverture des sections au palais de justice.



Mgr. DUCHESNE sur son lit de mort.

L'assemblée du Capitole se tenait dans la salle des Horaces, le pape Grégoire XIII regardait ces dames de face ; Urbain VIII ne les voyait que de dos. Mais il s'agissait bien de papes ! La fresque des Sabines devait les toucher davantage et je ne jurerais pas que quelques demoiselles un peu mûres — il n'en manquait pas — n'aient regretté le temps où l'on était enlevées par les Romains. Comme on ne voyait que des chapeaux à plumes, des dos et des chaises, je me suis, pour mon compte, inspiré de la fresque . . . .

Le lendemain, tentative sur le Palais de justice. Trois de mes amies parlaient ensemble ; mais, outre que l'acoustique des salles est très mauvaise, les organes laissaient à désirer. On voyait remuer les lèvres de D. et Mme de V. devait dire des choses bien intéressantes à son papier, le seul auditeur assez bien placé pour la suivre. Restait X. X. Il n'y a pas à dire : elle s'est distinguée. Son époux, présent à la cérémonie, ne cachait pas sa fierté.

Dans la suite des choses, ces dames semblent avoir exhibé des trésors de connaissances. C'est incroyable ce qu'elles savent ; mais je crains que peu d'entre elles soient capables de ne pas abuser de leur érudition. Celle-ci s'étend à des sujets très divers et, à certains moments, très scabreux. Je dois ajouter qu'elles ont plus parlé de leurs droits que de leurs devoirs . . .

Un fait certain, c'est qu'elles se sont extraordinairement amusées. Elles ont joué au Parlement et le jeu recommencera, car elles s'y plaisent trop. C'est égal, je les préfère moins délibérantes, et je vais m'offrir le plaisir de relire l'Assemblée des femmes d'Aristophane . . . (Rome, 1 mai 1908).

... Je crains de vous avoir donné du Congrès féminin une impression pas trop favorable. Il est sûr que ces dames se sont révélées très érudites et quelques-unes assez éloquents. A l'estimation de la plupart d'entre elles, cela représente ce qu'on appelle maintenant une *ascension*. Soit : mais, tout bien considéré, je crains que le nombre des ennuyeux ne soit augmenté de ce fait. J'accablerai ces nouvelles dames de mon admiration ; pour mon usage personnel je préférerais donna Laura (l'une et l'autre) et, en général, celles dont je n'aurai pas à redouter une conférence.

Il faut dire aussi que la direction, qui n'avait pas à se préoccuper du péril de droite, ne s'est pas assez gardée du péril de gauche.

... De là des rumeurs à n'en plus finir. Beaucoup d'entre elles avaient l'air fort préoccupé de ne pas paraître en retard. On l'a vu en cette affaire et aussi en certaines discussions de nature délicate qu'elles auraient aussi bien fait de s'interdire. C'était à faire fuir les trois Grâces, si elles s'étaient risquées dans un tel aréopage.

Mais les trois Grâces ne fréquentent pas les sorcières.

En somme, vous voyez que mon impression finale n'est pas très optimiste. Nos amies ont été très sages, mais pas assez fortes et avisées pour résister aux déchaînements. Quand on convoque un congrès de savants, il arrive un tas d'imbéciles. Réunissez une assemblée de femmes, les mégères y seront forcément en majorité. Et c'est naturel. La plupart des femmes restent avec les hommes, suivant en cela et leur naturel et leur vocation.

Vous me parlez de l'Académie. Est-ce le scirocco, qui est aujourd'hui fort intense, est-ce mon peu d'ambition, ou l'appréhension de me rencontrer là-dedans avec tel ou tel, le fait est que je n'éprouve présentement aucun attrait pour cette section de l'Institut. Et je ne crois pas que j'en éprouve jamais. Les démarches, les discours d'entrée, les prix de vertu sont choses à me faire mourir d'ennui et c'est la mort que je redouté le plus. Vous aussi, je pense. Aussi ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même... (14 mai 1908).

... Vos deux lettres sont charmantes ; j'expédie l'une et je réponds à l'autre...

Quelle diplomatie ! S'il y avait encore un pays gouverné par des femmes, c'est vous qui devriez y être nommé ambassadeur. Malheureusement l'Impératrice de Chine est morte ; il n'y a plus que la reine de Hollande, et dans son état, je crois qu'elle écouterait moins volontiers les sages hommes que les sages femmes. Votre procédé m'a rappelé une ruse de Saint Léon le grand, pape intelligent, quoique un peu massif. Il y avait alors à Jérusalem une impératrice veuve, personne de beaucoup d'esprit, mais qui, n'ayant rien à faire, s'amusa à fronder le gouvernement et l'orthodoxie en suscitant des émeutes de moines. Cela durait depuis quelques années, quand ses parents de Constantinople eurent l'idée de lui faire écrire par le pape. Celui-ci — sa lettre est conservée — prit le biais adroit de supposer que l'ex-impératrice ne s'occupait là-bas qu'à calmer les moines : il l'exhorta fort à persévérer dans cette bonne voie.

Quant à Hérode, il est vrai qu'il est mort quatre ans avant Jésus-Christ ; mais Jésus-Christ est né 7 ou 8 ans avant J.-C., de sorte que le méchant roi a parfaitement pu perpétrer les forfaits mentionnés par l'Évangile. Cette chinoiserie nous vient des chronologistes mal inspirés qui ont fixé pour nous le point de départ de l'ère chrétienne en se trompant de quelques années.

Dois-je vous dire que votre observation tend à prouver que dans la lecture de mon Histoire, vous en êtes à la page 4 du Tome I. Je n'ai donc pas à m'exténuer pour achever la rédaction du tome III.

L'Empereur Auguste vit un jour arriver une députation d'Espagnols, très empressés de lui apprendre que, lui ayant élevé un autel dans la ville de Tarragone, un petit palmier y était poussé tout seul. Quel miracle ! Auguste répondit d'un air narquois : *Apparet quam saepe accendatis* . . . (Rome, 3 février 1909).

. . . Depuis votre départ je pense bien souvent à vous et j'ai même eu, plus d'une fois, le dessein de vous écrire. Il faut enfin le réaliser, et je m'y mets au sortir d'une séance capitoline en l'honneur de Victor Hugo.

Invité officiellement par le maire, je m'y suis rendu en corps de pompe, avec mes jeunes gens et ma cocarde. On avait déployé quelques figurants de la garde municipale et le suisse était sous les armes. J'ai noté que ce dignitaire, assez indifférent aux paletots, conservait par une sorte d'instinct traditionnel, quelque respect pour l'extérieur de la prélatrice. A Rome, du reste, on sort difficilement de l'Eglise. La séance était présidée par un énorme pape en bronze à qui, pour sa peine d'être inamovible, on a fait entendre des propos bien étranges. Le général Turr, l'enthousiaste Luzzatti, don Prospero<sup>1</sup> sans parler d'une bonne dame qui récitait du Carducci, ont tour à tour fait embrasser Olympio et Garibaldi, avec la frénésie de circonstance. A mes côtés, Franc . . . ronchonnait sourdement ; mais le pape bénissait quand même . . .

Tout se fût bien passé sans un orateur français, délégué de je ne sais quelle ligue, qui nous apportait une éloquence de comice agricole. Le digne homme venait à Rome pour la première fois ; il n'a pas manqué de découvrir le Colisée et j'ai regretté que cet édifice vénérable eût perdu sa collection de bêtes féroces . . .

On s'est écoulé, pas plus fiers que ça. Je suis sûr que Luzzatti a souri en caressant sa barbe et que le syndic a dit Ouf ! J'aurais pu rester pour tâcher de savoir ce qu'en pensait le pape de bronze. Mais je soupçonnais la réponse : « Ah ! mon Dieu ! Depuis que je les bénis, mes Romains, ils m'en ont fait entendre bien d'autres. Laissez-les donc se dérouiller le gosier, en italien, *sfogarsi* ! . . . »

\* \* \*

La guerre mondiale avait profondément affecté Mgr. Duchesne. Mais il eut la consolation de voir l'Italie se détacher de la Triple Alliance. Il écrivait de St. Servan le 10 août

<sup>1</sup> Prospero Colonna, maire de Rome.

1914 à son fidèle ami le comte Joseph Primoli : « Ça a été pour moi une grande joie de voir l'Italie rester à part du jeu et je pense que vous en aurez été encore plus enchanté que moi. Ici les hommes partent sans barguigner. Pas de jactance, de la résolution calme, et avec un ordre ! Un équipement neuf, soigné ; ils sont beaux comme des astres, jusques et y compris les territoriaux. Les restants à regret s'organisent pour faire face aux nécessités. Il sort d'ici un professeur de Faculté qui me dit avoir déjà moissonné deux jours durant et qui recommencera. Il faut bien que Diogène roule son tonneau ! Aussitôt arrivé je me suis mis à la disposition de mon curé, à qui la mobilisation a enlevé presque tous ses vicaires. Il m'a assigné un confessionnal et je confesse. On fait ce qu'on peut . . . »

Rentré à Rome il s'occupa activement auprès du Saint-Siège de toutes les questions relatives aux prisonniers de guerre. Il dépensa sans compter son temps et ses forces, pendant ces années. Mais telle était l'estime qu'il inspirait, que Mgr. Duchesne ne fit jamais appel en vain à la bonté de Benoît XV. Celui-ci l'accueillit toujours avec amitié. C'est grâce à cette amitié que tant de familles françaises purent avoir des nouvelles de leurs disparus : c'est à Mgr. Duchesne encore que sont dues en partie les interventions humanitaires du Souverain Pontife en faveur de nos soldats en captivité. Mgr. Duchesne ne comprenait pas la campagne entreprise par certains détracteurs contre Benoît XV que l'on accusait de parti pris : « Besnard a vu le Pape — écrivait-il le 11 mars 1915 — il va faire son portrait. Rodin aussi a promesse de pose. Voilà les artistes français autour d'un pontife que certains malmènent. Il fait pourtant tout ce qu'il peut. Je voudrais que Clemenceau fût pape ; il verrait que les encycliques sont moins faciles à rédiger que les articles de l'*Homme enchaîné* . . . »<sup>1</sup> Le jour de la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, il était au Capitole où

<sup>1</sup> Passage d'une lettre au comte Primoli.



il prenait part à l'allégresse générale. Après la victoire il eut l'honneur de recevoir le maréchal Lyautey à l'Académie Française.

Mgr. Duchesne avait depuis la guerre fermé son salon. En février dernier, craignant, s'il quittait Rome, de ne plus revoir cette société qu'il chérissait, il se décida à le rouvrir. Il annonça la nouvelle discrètement : il allait avoir l'émotion de revivre de glorieux moments. Il comprenait aussi que plus que jamais les Italiens et les Français avaient besoin de se rencontrer dans un même sentiment d'amour pour la culture latine. Sa situation officielle à Rome a d'ailleurs accru son influence scientifique. Jusqu'au dernier jour, il resta pour les érudits italiens le maître qu'on admire et dont on écoute les conseils, le compagnon dont on a partagé la vie. Mgr. Duchesne aimait les vieux amis qui avaient plaisir en venant chez lui à retrouver une chère habitude ; il aimait les figures nouvelles et jeunes, bien charmante qualité chez un vieillard. Heureux de recevoir jusqu'au dernier moment, il avait l'impression de réunir une fois encore tout son monde, une dernière fois, pour l'adieu à Rome tant aimée.

Mgr. Duchesne était l'expression la plus haute de cette collaboration intellectuelle qu'il serait souhaitable de voir s'établir entre nos deux nations. Par le long séjour qu'il a voulu faire à Rome, il a montré les bons effets de ces échanges universitaires, que certains combattent aujourd'hui. Rien ne vaut, en effet, pour connaître un peuple, le contact avec lui. Si la guerre a dû amener un changement dans les rapports intellectuels entre les nations, c'est bien dans le sens d'une pénétration réciproque plus large et plus constante.

Il fut un habile critique, un puissant historien, un grand esprit. Il fut aussi, et avant tout, un chrétien. Sa foi le soutint dans toutes ses épreuves. Il aimait profondément les vieux rites : « Ils sont doublement sacrés, dit-il, ils nous viennent de Dieu par le Christ et par l'Eglise, mais ils n'auraient pas à nos yeux cette auréole qu'ils seraient encore

sanctifiés par la piété de cent générations. Depuis tant de siècles on a prié ainsi ! Tant d'émotions, tant de joies, tant d'affections, tant de larmes, ont passé sur ces livres, sur ces rites, sur ces formulaires. — Oui vraiment, je suis heureux d'avoir travaillé à mettre en lumière une antiquité si sainte ! Pour avoir osé écrire l'« histoire » il fut combattu par de prétendus défenseurs de la tradition. Pour n'avoir pas voulu, lui croyant, dicter des affirmations à la science, il souleva de gros orages. Mais toutes ces controverses s'effacent devant cette belle vie. Ceux qui l'ont connu peuvent appliquer à Mgr. Duchesne ce portrait qu'il a tracé lui-même d'Athanase : *« Outre les qualités du pasteur accompli, Dieu lui avait donné un esprit clair, un œil bien ouvert sur la tradition chrétienne, sur les événements, sur les hommes et avec cela un caractère hautement indomptable, tempéré par une parfaite bonne grâce. »*

JEAN COLIN.

Palais Farnèse, 30 avril 1922.

---